

LES DEUX GOSSES

OU COMMENCE LE CHATIMENT

—Tout Lille connaît vos sentiments chrétiens avant tout ; il est bon, par ces temps de respect-humain stupide, que l'exemple vienne de haut. Il est consolant, à ce sujet, de voir comment les officiers les plus distingués, les plus élevés de notre belle armée, obéissent sans crainte aux lois de Dieu et de l'Eglise. Rien ne m'émeut, aux grandes fêtes, comme de voir généraux, colonels, commandants et tous les officiers, suivis d'une foule innombrable de soldats de toutes armes, s'approcher de la sainte Table. Ah ! l'armée française restera glorieuse elle sera toujours la première du monde, tant qu'elle aimera le Dieu de Clovis, de Jeanne d'Arc, celui qui a buriné l'histoire de l'Occident à la pointe de l'épée des Francs !

—Vous avez raison, cher ami, et je crois, en mon âme, que la France est toujours et le sera longtemps, le sergent du Christ, la fille aînée de l'Eglise. Je vous laisse, vous recommandant à nouveau de faire venir le prêtre ; puisque l'enfant portait un scapulaire, il est catholique. Les prières de son délire le disent clairement.

—Mon bon ami, je ne vous avais pas attendu pour appeler le prêtre. J'ai envoyé ma voiture rue de Pas, chercher le bon, l'excellent Père Watrigrant.

—Quel cœur d'apôtre, que ce fils de Saint-Ignace ! Vraiment, si la France est si foncièrement religieuse encore dans sa majorité catholique, c'est bien à ces incomparables Pères Jésuites d'abord ; aux Dominicains, aux religieux de toute sorte, à notre clergé si délicat, si charitable, ensuite, que nous le devons. En vain, des énergumènes affolés par un insurmontable orgueil ou élevés dans cette atmosphère d'indifférentisme, de tiédeur malsaine que l'on remarque malheureusement trop en Amérique, en vain, ces énergumènes écriront des livres comme *Moines et leur Décadence*, livres dont les titres seuls prouvent que les auteurs ne savent pas un mot de la question qu'ils prétendent traiter, toutes ces attaques grossières atteindront un résultat diamétralement opposé à celui qu'espéraient leurs auteurs : on se resserrera davantage autour des savants Pères Jésuites, leur prestige brillant d'un reflet nouveau. Voici d'ailleurs que l'auguste Pontife qui nous gouverne choisit un des Pères de l'illustre Compagnie parmi les Pères de l'empire allemand pour en faire un cardinal. Certes, c'est là un singulier épilogue au cruel Kulturkampf prussien !

Le bon Jésuite, si connu et si aimé dans tout le nord de la France où son nom est synonyme de dévouement apostolique, de charité divine, s'était rendu à l'appel de l'industriel : il constata, lui aussi, que l'enfant ne comprenait plus et il dut se contenter de le bénir, mais avec quelle tendresse !

Comme si cette bénédiction eût été attendue, le mal physique fut enfin vaincu. Quinze jours après cette première visite de Père Watrigrant, l'enfant put se lever dans sa chambre, mais il toussait encore.

M. Adéodat, grâce à son influence, put obtenir pour lui une place à Lariboisière, à Paris, et ce fut lui-même qui l'y mena, l'entourant de soins vraiment paternels. Au moment de le quitter, il l'embrassa avec la plus vive affection ; l'enfant parut, un instant, se rendre compte de la séparation : en pleurant, il se jeta au cou de son bienfaiteur, murmurant dans un sanglot : "Rendez-moi maman !..."

EPILOGUE

M. et Mme de Kerlor venaient de descendre à Brest.

Cédant aux sollicitations d'Hélène, Georges télégraphia à Carmen la prévenant qu'ils seraient le lendemain, à midi et demi, à Paris.

On peut s'imaginer l'effrayante prostration dans laquelle cette nouvelle plongea la jeune femme ! Il lui fut impossible de se rendre elle-même à l'arrivée du train de Brest : ce fut M. de Saint-Hyrieux que trouvèrent Georges et Hélène.

—Où est Fanfan ? Pourquoi n'est-il pas avec vous ? s'écria la comtesse avant même d'embrasser son beau-frère.

—Il est un peu indisposé, répondit avec embarras M. de Saint-Hyrieux, et nous avons jugé préférable de ne pas l'amener.

—Qu'est-il arrivé ?... Vous me cachez quelque chose ! proféra la pauvre mère.

—Voyons, mon Hélène, ma bien-aimée, dit Georges en la prenant dans ses bras — car elle défaillait — : sois courageuse, ne t'alarme pas ainsi. Attends, Firmin nous expliquera cela.

Ils portèrent Hélène jusqu'à la voiture.

Un peu revenue à elle, elle supplia Firmin de parler.

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited

LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

Avec toute les précautions d'un diplomate, M. de Saint-Hyrieux commença le récit de la nuit de l'enlèvement.

Hélène s'évanouit....

Toutes les mères nous comprendront : nous renonçons à dépeindre l'immense désespoir de Mme de Kerlor.

Carmen, malgré son affolement, avait songé au moyen le plus certain d'obtenir la résignation de sa belle-sœur : elle avait fait mander le confesseur d'Hélène, un des Pères Jésuites les plus distingués de la rue de Vaugirard.

Ce fut lui qui, le premier, reçut les voyageurs à leur arrivée à l'hôtel. Il connaissait le cœur de sa pénitente : il sut le soumettre à la Volonté qui dirige tout — il amena les larmes, cette rosée bienfaisante qu'engendrent l'excès de bonheur ou l'excès de souffrance.

Hélène était sauvée.

M. de Kerlor, sur les instances de sa femme, se rendit à Kerlor avec elle : on pense quelle joie ce fut pour la vieille comtesse douairière.... joie de courte durée, quand elle apprit la disparition de son petit-fils qu'elle affectionnait comme les grands parents savent aimer leurs petits-enfants !

Georges s'occupa immédiatement de mettre à exécution les projets dictés par Hélène. Comme cette exécution nécessitait de sa part un long séjour à Kerlor, il conseilla à Hélène d'aller passer quelque temps à Paris.

Hélène accepta avec empressement, sans pouvoir raisonner cet empressement : Dieu ne pouvait laisser sans récompense les nobles efforts des deux époux pour le bien-être matériel et surtout moral de toute une population.

Georges avait commencé trois superbes constructions, toutes trois tout près de la jolie église gothique qu'une armée d'ouvriers avait envahie, elle aussi. Ces constructions étaient, l'une, l'école des Frères, l'autre celle des Religieuses, et chaque jour, il les examinait avec le vénérable curé, ainsi que la troisième ; mais celle-ci, par exemple nul, pas même le respectable prêtre, ne savait quelle en était la destination.

L'intérieur de l'église reprenait son air imposant du moyen-âge. Les ouvriers, très habiles, avaient enlevé l'horrible badigeon sous lequel on avait caché les cimaises, les listeaux, les rinceaux, les tiercerons, les superbes rosaces ; ils avaient mis au jour de riches peintures murales, peintures à fresque courant tout autour des murs du chevet depuis le banc de communion.

Georges achetait ou faisait acheter les maigres morceaux de terrains des pauvres habitants du village ; il faisait établir un plan, sur lequel étaient indiquées les maisons à bâtir, les rues à percer : l'église occupait le centre exact.

A Lariboisière, Fanfan avait été confié à Sœur Simplicie. Un lit vide se trouvait à côté de celui qu'occupait un être chétif, souffreteux, arrivé au dernier degré de la phtisie. C'était le pauvre Claudinet. Le lit vide fut donné au nouvel arrivant.

Les enfants, entre eux, ont un langage comme les petits oiseaux ont le leur ; nous n'y comprenons rien — mais comme leurs petits cœurs se comprennent !

Malgré la perte de sa raison, Fanfan était attiré vers son malheureux voisin.

A suivre